

Paris, le 9 novembre 2004

Palais du Luxembourg  
Salons du Boffrand

Ordre des Arts et Lettres  
Cérémonie remise de la cravate de Commandeur  
à Monsieur Jean Cluzel

## DISCOURS DE MONSIEUR ANDRE DAMIEN

*Membre de l'Institut,  
Grand Officier de l'ordre de la Légion d'Honneur*

Faire un portrait de Jean Cluzel, c'est être immédiatement confronté à un dilemme. On peut sans difficulté faire le portrait extérieur du notable, membre honoraire du Parlement, à l'aménité exemplaire, entouré d'amis nombreux et policés... Un tel portrait, tout en étant absolument exact, manquerait toutefois l'essentiel.

En effet, sous son allure vénérable, Jean Cluzel est un agitateur. Le terme peut paraître étrange, tant il est associé depuis quarante ans à la mouvance gauchiste. Mais on peut être un agitateur de l'humanisme, un agitateur de la démocratie... C'est ce qu'est — et qu'a toujours été — Jean Cluzel.

Qui se penche sur sa vie et sur son action ne peut manquer d'être frappé par la cohérence de son parcours. C'est la cohérence d'un caractère, la cohérence d'une personnalité ayant, une fois pour toute, fait un choix de vie, au service de ses concitoyens. Éternellement insatisfait de l'état de fait, mû sans cesse par l'espoir d'un monde meilleur, Jean Cluzel est resté fondamentalement un jeune homme, prêt encore aujourd'hui à se lancer dans des aventures similaires à celles qui ont jalonné son existence.

La première d'entre elles — la matrice de toutes les autres — c'est bien sûr l'aventure de Positions, menée depuis la maison de Bransat, dans l'Allier, où elle fut lancée en janvier 1955 par une douzaine de personnes. Rappelons-nous le contexte général de l'époque. La IV<sup>e</sup> République est en crise. Partout en France se créent des groupes de réflexion, des clubs, qui entendent réfléchir à l'avenir de la France. La plupart d'entre eux se trouvent dans les grandes villes. Positions fait exception, puisque le projet est de donner une nouvelle vie à une province que l'on aurait pu croire oubliée par l'Histoire : le Bourbonnais.

Le pari était de taille. Nombreux furent ceux qui se demandèrent à l'époque quel avenir pouvait bien avoir un tel projet, comme le rappelait Georges Suffert en 1975, à l'occasion du 20<sup>ème</sup> anniversaire de Positions. Réaction typique des intellectuels de la ville ! Mais le journaliste commentait aussitôt que, vingt ans après, Positions était le seul club qui soit demeuré actif.

Qu'est ce que Positions ? Un bulletin de liaison tout d'abord pour fédérer les bonnes volontés, les militants, engagées dans la poursuite du Bien commun.

J'ai retrouvé les deux premiers numéros de Positions, encore modeste publication ronéotypée, mais qui contient déjà tous les éléments qui feront la vue de Jean Cluzel. Je n'oublierai bien sûr pas de saluer Madeleine Cluzel, toujours dans l'ombre, mais toujours active. Sans son dévouement constant, sans son juste jugement, sans son infatigable attention, jamais son époux n'aurait pu mener à bien tel qu'il l'a fait les actions qu'il a entreprises.

Dès le numéro 1 de Positions, nous trouvons ce credo :

« Il n'est plus possible — dans le monde actuel — de rester passifs et muets ».

Et, dès le numéro 2, après un éclaircissement sur les buts et les moyens de Positions, nous retrouvons les mânes du grand ancêtre : Charles Péguy, créateur des Cahiers de la Quinzaine, avec cette devise que Positions fait sienne : « l'obligation de dire toujours la vérité ».

L'influence de Positions a été immense dans le département de l'Allier. La revue a fédéré les énergies, a permis à une nouvelle génération de prendre conscience des enjeux locaux, a contribué au basculement électoral du département — en faisant éclater, fait unique, le groupe socialiste au Conseil général — a permis de diffuser la culture dans la « France profonde ».

Bientôt, à la revue s'ajoutèrent les Carrefours de Positions, rencontres-débats, organisées dans la maison de Bransat, agrandie à cet effet. Puis, il y a 20 ans, les rencontres des Arts et Lettres en Bourbonnais et la distribution annuelle des Prix Allen. Cette initiative a accompagné l'efflorescence culturelle qui marque cette région, autrefois désertée.

Car, Jean Cluzel n'a jamais renié ses racines, n'a jamais tourné le dos à l'Allier. Élu sénateur en 1971, devenu membre de la commission des finances en 1974, il a maintenu avec fermeté sa présence auprès de ses électeurs et continué à faire vivre ce qu'il avait créé. Son travail de promotion de la culture bourbonnaise continue encore, comme le prouve ce beau livre paru, il y a deux ans sur Anne de France. Plus qu'une simple biographie, cet ouvrage est aussi un véritable hymne à la province natale de son auteur.

Mais, à Paris, une autre aventure l'attendait ; celle de l'audiovisuel. Il a fallu tout le discernement de Monsieur Édouard Bonnefous, Chancelier honoraire de l'Institut de France, Président à l'époque de la Commission des Finances, pour remarquer, parmi les nouveaux sénateurs, que Jean Cluzel promettait d'être un parlementaire exemplaire, présent en séance, présent dans le travail des commissions, présent dans son département.

S'ouvre alors l'époque des Rapports. Des rapports, il en paraît des centaines, aussi vite oubliés qu'ils ont été longs à préparer. Les « rapports Cluzel » sur l'audiovisuel, quant à eux, étaient attendus, craints, scrutés, repris. Pendant plus de 20 ans, chaque année, Jean Cluzel critiqua le système qu'il voyait progressivement se mettre en place, tout en proposant des solutions pour que le service public puisse jouer le rôle éminent qui devait être le sien : informer, éduquer et divertir, mais toujours dans le but de rendre la démocratie vivante. Son rêve : que l'audiovisuel public fasse preuve de la même rigueur intellectuelle que Positions.

Pendant plus de 20 ans, Jean Cluzel fut dans la position de Cassandre. Ses propos alarmistes furent jugés excessifs par certains. Combien d'entre eux, aujourd'hui, pleurent sur

la déroute de la télévision publique ? Je ne reprendrai pas ici tous les chevaux de bataille qui furent ceux de mon confrère, au long de ces années. Mais, rétrospectivement, chacun est obligé de constater que c'est lui qui avait raison... Et non ceux qui décidèrent de ne pas appliquer les remèdes qu'il préconisait, notamment en matière de financement du service public de l'audiovisuel.

Mais l'opiniâtreté de Jean Cluzel ne pouvait être découragée par le fait que ses avis n'étaient pas suivis. Il savait qu'il disait vrai et qu'il disait ces vérités pour le plus grand profit de tous.

Si le découragement avait été un des traits de caractère de Jean Cluzel, croyez-vous qu'il se serait lancé l'an dernier dans une nouvelle croisade, dans une critique acerbe des modes de financement du cinéma français ? La parution de *Propos impertinents sur le cinéma français* fut une épreuve de longue haleine. Préparé de longue date, constamment revu, l'ouvrage est le constat de la faillite de tout un système de subventions, qu'aux yeux de ses thuriféraires « le monde entier nous envie ». Ce livre, quelque peu iconoclaste, a reçu un bon accueil d'estime, signe qu'enfin les choses ont peut-être commencé à changer. Encore un effort, Monsieur le Secrétaire perpétuel, et, dans vingt ans, peut-être verrez-vous vos opinions influencer les politiques du Ministère de la Culture et de la Communication.

Votre action dans l'audiovisuel ne se limite pas à l'action politique. Car vous savez qu'il est tout aussi important de convaincre les esprits et de travailler à la formation de l'opinion publique. C'est dans cet état d'esprit que vous avez créé l'association Démocratie Médias, ainsi que les Clubs audiovisuel — ceux de Vichy et de Toulouse restent encore aujourd'hui très actifs — destinés à éduquer à la compréhension des médias de masse. Car, vous le répétez sans cesse, la démocratie ne peut se concevoir sans information certes, mais surtout pas sans éducation populaire.

Ce sont vos réflexions sur l'audiovisuel qui vous ont ouvertes les portes de l'Académie en 1991. En 1998, alors que Monsieur Pierre Messmer devenait Chancelier de l'Institut, la Compagnie vous fit preuve de sa confiance en vous élisant Secrétaire perpétuel.

Comment dire en deux mots ce que vous avez pu, dans le sillage de votre prédécesseur, apporter à notre Académie ? Je retiendrai deux éléments.

Vous avez agi de manière à affermir l'esprit de corps et à rapprocher les académiciens les uns des autres. On retrouve toujours cette même idée, qui vous animait déjà en créant Positions : il faut que les femmes et les hommes soient unis par un réseau de relations fortes pour qu'ils puissent envisager de travailler utilement ensemble.

Car, telle était bien votre idée : non pas faire que les académiciens travaillent — ils le font — mais faire qu'ils travaillent ensemble et qu'ils travaillent pour l'institution. Ce fut l'origine des groupes de travail académiques, dont les travaux ont déjà donné lieu à 20 rapports publiés depuis l'an 2000.

L'autre grand chantier que vous avez ouvert est celui de la communication. Car pourquoi travailler si le fruit de ce travail doit rester confiné et servir finalement à très peu de gens ? En lançant le site Internet, dont le projet avait été échafaudé par Monsieur Messmer, aidé par la section Économie de l'Académie, vous avez ouvert un nouvel espace de communication, qui accueille actuellement plus de 20 000 visiteurs par mois.

Poussant encore plus loin l'idée et profitant du développement des nouvelles technologies, vous venez de lancer Canal Académie, la première radio académique francophone sur Internet. Cette aventure — car il s'agit bien d'une aventure ! — vous seul pouviez la prendre sur vos épaules, dépensant votre temps sans compter pour accroître encore le rayonnement de notre Compagnie.

Au terme de ce rapide panorama des actions que vous avez menées à bien et qui auraient pu occuper chacune plus d'une existence, si vous n'aviez pas fait preuve de ce courage et de cette force physique et morale qui vous caractérisent, je voudrais faire un retour en arrière.

Toute votre vie, vous en avez appelé à la conscience des femmes et des hommes qui vous entouraient pour les entraîner sur des chemins qu'ils n'auraient tous seuls pas imaginé pouvoir emprunter.

Mais c'est que, vous-mêmes, encore jeune étudiant, vous avez répondu à l'appel humaniste d'un homme d'exception, dont le souvenir reste vivant en vous et dont vous aimez rappeler l'importance primordiale qu'il eut sur le cours de votre existence : le Père Joseph Dillard, jésuite, déporté et mort à Dachau, rencontré quand vous militiez, aux heures sombres de l'Occupation, dans les Jeunesses Étudiantes Chrétiennes. Peut-être est-ce la force puisée auprès de cet homme qui vous anime encore aujourd'hui ?

Depuis la guerre, vous n'avez jamais cessé de mettre en œuvre les leçons que vous avez reçues de lui : être intransigeant quand il s'agit de la vérité, être intraitable quand il s'agit de soi, mais être généreux quand il s'agit des autres... Cette générosité, toutes vos actions en portent la marque, puisque, toutes, eurent pour but de diffuser la culture au plus grand nombre pour que le plus grand nombre puisse prendre une part active à la vie de la démocratie.

Mais, à titre personnel, il est un autre trait de votre générosité que je voudrais citer avant de vous remettre les insignes. Vous me savez gourmand. Comment alors ne pas louer la générosité de votre table ?

(Rappel du champagne « à la Cluzel » et des plats de Madame Cluzel.)

La cuisine appartient à la culture — à la très haute culture — et marque le raffinement d'une civilisation. Votre goût de la bonne table n'aurait certes pas suffi à vous valoir le grade de commandeur des Arts et Lettres, mais il s'agit bien d'un argument surnuméraire — comme on parle de grâce surnuméraire.